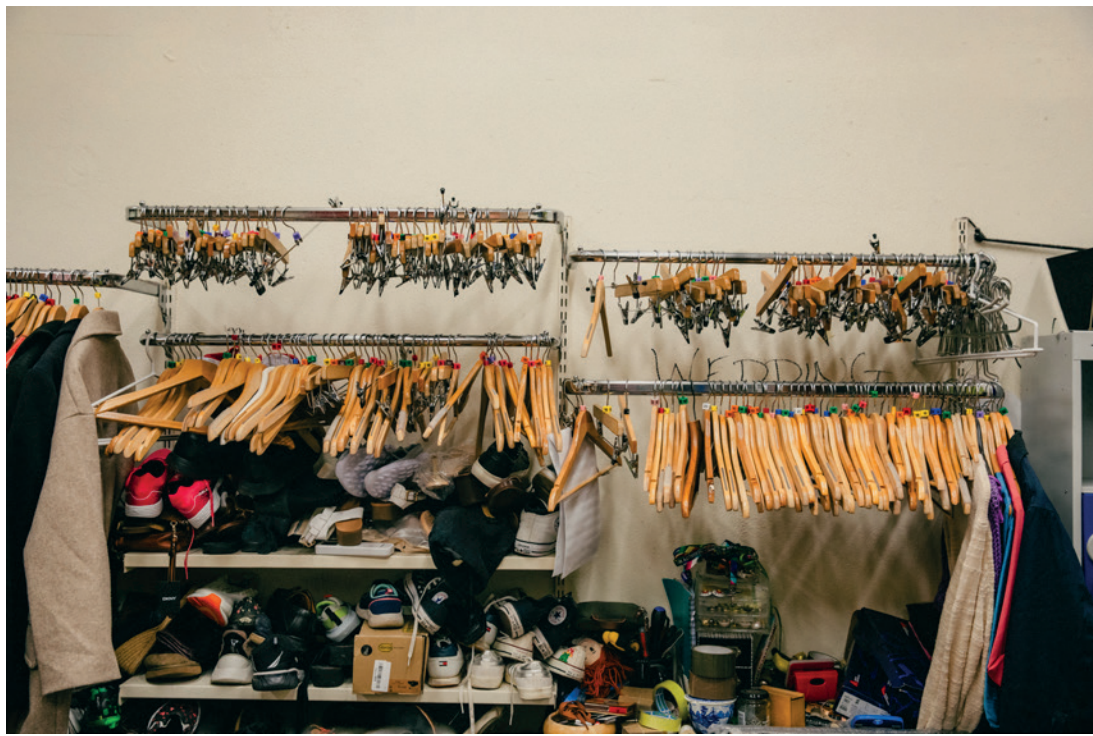




## La foire aux charités

# ze guenilles are not Dead

Principalement utilisés pour des raisons économiques en France, les « magasins de charité », ou *charity shops*, habillent à peu près tout le monde au Royaume-Uni. C'est particulièrement vrai à Brighton, élue capitale de ce type d'enseigne en 2021.



**texte :**

Thomas Andrei  
**photographies :**  
 Theo McInnes

Dans un quartier industriel de Brighton, au sud-est de l'Angleterre, le numéro 17 de Basin Road est tagué à la bombe rouge sur une porte de bois sale. Derrière, au-delà d'une flaque d'eau,

le groupe post-punk Porridge Radio prépare le successeur de *Waterslide, Diving Board, Ladder To The Sky*, album salué par la critique en 2022. Afin d'être à l'aise pour les répétitions, la claviériste Georgie Stott porte un bas de survêtement Adidas des années 1990 et un pull de cricket sans manches enfilé sur une chemise un peu grande. Un ensemble aux tons fanés qui sort tout droit d'un objet culturel propre aux îles anglo-celtes : les *charity shops*, magasins tenus par des ONG qui vendent à prix cassés une myriade d'objets d'occasion. Notamment des vêtements. « *J'y vais constamment, assure la jeune femme, avec une expression qui laisse entendre qu'elle pèse ses mots. Quand on est en tournée et qu'on passe devant un charity shop, je fais arrêter le van. Une fois, je suis descendue d'un bus parce que j'ai vu une robe rose avec un grand ruban en vitrine.* » Son visage s'illumine. Ses yeux se ferment. « *C'était la robe de mes rêves, se délecte-t-elle. Du Marks & Spencer vintage. Elle avait un jupon, une ceinture et ne coûtait qu'une livre sterling... Je l'ai portée sur scène pour mes vingt-cinq ans.* » La semaine dernière, la musicienne surveillait le chien de ses parents dans leur village près de Dumfries, au sud-ouest de l'Écosse. Là-bas, symbole d'une ère d'austérité qui dure depuis treize ans, les an-

ciens locaux de Debenhams, chaîne de grands magasins qui a compté cent soixante-dix-huit enseignes à travers le pays avant de faire faillite en 2021, ont été transformés en *charity shop* géant. « *Quand j'ai vu ça, j'ai failli faire un infarctus. J'ai regardé absolument chaque article. Ça m'a pris trois heures. Le village de mes parents a aussi de super charity shops. J'ai trouvé une sorte de chemise orange assez ample mais serrée au niveau de la taille, avec une rose cousue dessus. Totalement dingue. En fait, quasiment toute ma garde-robe vient de charity shops.* »

En 2023, Stott est loin d'être la seule. Alors que le reste du groupe est assis sur des sofas bon marché, Dan Hutchins, le bassiste chauve, se tient debout, en retrait, les bras croisés sur un pull de pêcheur bordeaux. Tout ce qu'il porte vient également d'une sélection de *charity shops*. Sauf les baskets. « *Yeah, les chaussures et les sous-vêtements sont les deux choses qui ont tendance à trop puer pour que je veuille en acheter des déjà portées* », intervient le batteur Sam Yardley, en chemise de coton froissée et tennis blanches immaculées. Dans ses sneakers Gucci, Georgie Stott s'insurge poliment. « *Mes chaussures viennent d'un charity shop ! Les gens en achètent aussi. En fait, je pense que je ne connais que trois personnes qui achètent régulièrement des habits neufs.* » Tee-shirt saumon délavé et pantalon gris comme un ciel orageux, la chanteuse Dana Margolin nuance : « *Pour de grandes occasions, mes amis achètent parfois des choses neuves. Le reste du temps, ils vont au charity shop.* » L'artiste est interrompu par la sonnerie du micro-ondes. Le repas du groupe est chaud. « *C'était*



Le groupe Porridge Radio. De gauche à droite, Dana Margolin, chanteuse, compositrice et guitariste, Sam Yardley, batteur, Dan Hutchins, bassiste et Charlie Stott, claviériste.



« Quand on est en tournée et qu'on passe devant un *charity shop*, je fais arrêter le van. Une fois, je suis descendue d'un bus parce que j'ai vu une robe rose avec un grand ruban en vitrine. »  
**Georgie Stott, claviériste de Porridge Radio**

*différent pour la génération de nos parents, accélère la chanteuse, impatiente. Ils aspiraient à avoir les moyens de s'offrir de beaux habits et s'ils échouaient, c'était presque honteux. Pour notre génération, c'est l'inverse. Ma mère passe son temps à me demander pourquoi je porte de vieilles fringues défraîchies. Elle veut que j'achète des vêtements neufs! Mais on n'aime simplement pas ça.»*

Soufflant une mèche qui menace de recouvrir sa paupière droite, Margolin porte sur sa face cet air d'éternelle adolescente hautaine que les membres de groupes de rock maussades arborent depuis les années 80. Elle se contrefout de ce que ses parents peuvent penser de ses guenilles et ses contemporains ont l'air en adéquation. Ces dernières années, s'aventurer dans une salle de concert indie au pays de Charles Dickens revient à plonger au cœur d'une cour des miracles post-moderne constituée de jeunes gens pâles qui flottent dans des habits trop grands, souvent élimés, parfois troués par les mites, la moisissure et le temps. « On n'a pas envie d'acheter des choses produites à la chaîne, renchérit Margolin. On aime les vêtements qui ont une histoire. On trouve ça plus cool, plus spécial, plus intéressant. Je préfère largement dépenser mon argent dans un charity shop que dans d'autres magasins. » Quand on demande à Porridge Radio de recommander les meilleures enseignes de la ville, les réponses fusent. Le batteur suggère de dessiner une carte avant que Margolin ne tranche: « Le mieux, c'est de faire une sorte de *charityshopathon* le long de London Road. Tu commences par le début. Puis tu les fais tous. »

#### **Un sac Chanel et un ukulélé**

À Brighton, 278 000 habitants, les artères punks côtoient les ruelles de bijoutiers. Les touristes visitent autant la ville côtière pour sa scène alternative que pour ses restaurants de fruits de mer. Banale rue commerçante à dix minutes de la gare centrale, London Road n'attire qu'un seul type de vacanciers : ceux venus "faire" les *charity shops* comme on arpente ailleurs les fripes, plus glamour. En arrivant par le sud après le McDo, on tombe d'abord sur le magasin d'Oxfam, association qui possède 564 *charity shops* à travers le pays, soit le troisième plus grand propriétaire derrière Cancer Research (569) et la British Heart Foundation (691). En tout, il existerait 11 200 boutiques de ce type à travers le pays. Les *charity shops* sont partout et proposent des maillots de Tony Parker comme des chemises Cerruti, des vestes Isabel Marant « ou des souliers Christian Dior, sourit chez Oxfam la gérante Gail Parkin, dans une arrière-salle où un costume de Père Noël attend sagement qu'Halloween soit passé pour déménager en vitrine. On vend du Zara comme des jeans Farah et des pièces plus vintage que l'on reçoit souvent de la part de gens qui viennent de perdre un parent. Une fois, on nous a donné un sac Chanel. On a dû vérifier qu'il était vrai. Il coûtait 3 500 livres en ligne. On l'a vendu à une dame pour 1 000. »

En sortant d'Oxfam, on rencontre ensuite l'écrasante devanture rouge de la British Heart Foundation puis celle, plus petite et bleue, de Mind, association caritative qui œuvre à soigner la fragile santé mentale d'une Angleterre épuisée par les crises liées au coût de l'existence. On continue et sur le trottoir de droite,

trois des cinq établissements suivants appartiennent à une ONG: la British Heart Foundation, encore, l'association d'assistance aux animaux PDSA et enfin Martlets, un organisme unique à la région de Brighton qui vient en aide aux personnes en fin de vie. Ici, les affaires marchent tellement bien qu'une feuille A4 scotchée à la porte vitrée annonce que le magasin n'accepte plus de donations. «*On doit toujours s'excuser auprès des gens, grimace Kate, une sexagénaire aux cheveux courts portant un gilet en crochet. Mais tous les charity shops manquent de place. On doit nettoyer chaque article, puis lui mettre un prix et l'accrocher. Ça prend du temps.*» La bénévoles est interrompue par une mère de famille en imprimé léopard rose et noir venue directement se débarrasser d'une paire de tennis et d'un ukulélé. Assistante manager tatouée en hoodie tout droit sorti d'une rave de sa jeunesse, Lola McGillicuddy prend le relais. «*Chaque article a une date d'arrivée marquée dessus et ne reste jamais ici plus de deux semaines. Si on n'arrive pas à vendre un short, il ira dans un autre Martlets, puis encore un autre. On vient d'ouvrir le neuvième. Aujourd'hui, les charity shops sont propres, frais, les volontaires sont sympas.*» Quittant le fauteuil marron où elle s'était enfoncée, la gérante montre le serpent en plastique qu'elle a décidé d'adopter, esquissant un pas de danse sur un air de David Bowie qui donne à la boutique une ambiance de débit de boisson. «*J'ai quarante ans et je peux te dire que ces magasins étaient bien différents quand j'étais jeune, dit-elle en se rasseyant. C'était toujours poussiéreux. Ça sentait la moisissure. Puis si tu portais des habits d'Oxfam, on se foutait de ta gueule.*»

**« On n'y va plus seulement par nécessité, mais aussi par plaisir »**

Un peu comme en France de nos jours, les *charity shops* anglais n'ont longtemps été visités que par pure nécessité économique. C'est en 1899 que le premier magasin du type fut ouvert par la Society for the Blind à Wolverhampton. Cette boutique pionnière vendait uniquement des articles confectionnés par des personnes aveugles, qui bénéficiaient ensuite des ventes. Lors de la Grande Guerre, un grand bazar caritatif orchestré sur un marché de l'ouest londonien levait 50 000 livres pour la Croix Rouge, organisme qui ouvrait son premier magasin dans la capitale en 1941, avant d'en créer plus d'une centaine durant le grand conflit mondial suivant. Dans sa robe en jean, Gail Parkin d'Oxfam raconte avoir grandi à Liverpool avant de rejoindre Brighton dans les années 1990, un temps où les *charity shops* n'étaient pas encore aussi nombreux. «*Quand j'étais jeune, les gens allaient plutôt à ce qu'on appelait des jumble sales: le voisinage donnait plein d'habits que l'on disposait dans une salle des fêtes ou le hall d'une église. Les choses coûtaient deux centimes. Il fallait jouer des coudes. Quand j'étais ado, on allait aussi dans des fripes, mais pas dans les charity shops.*» Aujourd'hui, selon une étude réalisée par Sqli Digital Experience, 73% des Britanniques seraient à l'aise avec l'idée de faire leurs emplettes dans un *charity shop*.

Historienne de la mode à l'Université de Brighton, Annabella Pollen nous a donné rendez-vous à l'étag



d'un café bruyant où un étudiant asiatique lit du Albert Camus sous une ampoule dénudée. À l'extérieur, des petits drapeaux bleu et blanc dansent dans une brise fraîche. L'universitaire accueille son thé au citron et gingembre avec un grand sourire. Née en 1970, elle confirme que les *charity shops* étaient moins populaires en son temps. «*C'étaient encore des endroits délabrés, étroitement associés à la notion de pauvreté, dit-elle. À la fin des années 1980, ils se sont professionnalisés, ont embrassé les techniques des autres magasins tout en payant moins de taxes qu'eux. Aujourd'hui, ils sont des éléments clés des centres-villes en déclin de ce pays. Ils les maintiennent un peu en vie.*» Au lieu de couches de

poussière, les vitrines affichent grâce aux *charity shops* costumes rayés, chapeaux melons, DVDs de Matrix et perruques bleues. «*De nos jours, on ne va plus seulement au charity shop par nécessité, mais aussi par plaisir, ajoute Pollen. Ces magasins permettent d'embrasser l'éclectisme, l'excentricité et le côté un peu négligé qui constituent des caractéristiques essentielles du style de nombreuses personnes dans ce pays. On y trouve des choses surprenantes qu'on ne voit pas ailleurs.*»

Sur London Road, Kate illustre ce propos en tirant une chemise de flamenco rouge d'un portant. Hilare, sa supérieure raconte emprunter des robes de mariée pour faire le ménage le dimanche matin, déclenchant

des mines interloquées de l'autre côté des vitrines. «*Désormais, on rencontre dans les charity shops des clients issus de toutes les classes sociales, complète Pollen. Certains n'ont pas d'autres options. Mais les gens peuvent être là pour toutes sortes de raisons.*» Ce vendredi après-midi chez Martlets, un gamin aux longs cheveux regarde le crâne chauve de son père lui chercher une chemise, alors qu'une ado qui a bien pris soin que les deux virgules de ses chaussettes Nike dépassent de ses Dr. Martens tripote un sac à main en cuir. À Oxfam, un ouvrier d'origine indienne vérifie les coutures d'une sacoche noire alors qu'une trentenaire au crâne rasé pose un blouson de motard sur le comptoir,

avant qu'une vieille dame munie de sacs de supermarchés ne pousse la porte d'entrée. « Depuis le Covid, on a une nouvelle clientèle ici, reprend Lola McGillicuddy. Certains n'ont aujourd'hui plus le choix. En même temps, c'est devenu cool. Mon fils a vingt ans. Ses amis et lui n'iraient jamais dans un magasin normal. Ça reflète ce qui se passe dans notre société : les gens n'ont plus un rond. » Des ONG comme l'Armée du salut ont constaté une hausse de 22% de leurs ventes depuis la pandémie. Dans son gilet en crochet, Kate enchaîne : « Du fait de la pauvreté qui règne dans ce pays, de plus en plus de gens ont besoin de charity shops pour se vêtir ou offrir des jouets à leurs enfants. Mais si on en trouve de plus en plus, c'est aussi pour des raisons environnementales. Les gens aiment de moins en moins jeter. »

#### Une Fashion week durable

En 2018, Hayley Franco, une trentenaire peroxydée, est allée plus loin qu'arrêter de balancer de vieilles fringues à la poubelle en décidant de ne plus acheter un seul habit neuf. Plus jamais. « C'était une décision assez radicale, concède-t-elle en s'asseyant au Presuming Ed, un pub de London Road qui sent déjà la bière à 16h30. Je crois que j'avais regardé un documentaire. L'industrie de la mode fait d'immenses dégâts sur notre environnement et je ne voulais plus nourrir la machine. 180 milliards d'habits sont fabriqués chaque année, 30% sont jetés parce qu'ils sont mal faits. Vous ne me verrez plus jamais dans un magasin qui vend des vêtements neufs. »

Franco dépend donc en partie des charity shops pour s'habiller. Elle raconte avoir trouvé sa jupe de velours

couleur arbre mouillé dans un Oxfam près de l'aéroport de Gatwick. Son haut vient de Depop et c'est feu sa grand-mère qui avait cousu le cardigan anthracite qu'elle a déposé sur la banquette où elle s'est installée pour continuer son discours : « Dans le combat pour une mode plus durable, les charity shops peuvent jouer un rôle très important. Ils permettent aux habits qui existent déjà de continuer à circuler et donc de réduire le gaspillage. Ils rendent aussi la mode durable accessible à toutes les bourses. » Elle marque une pause pour boire un peu d'eau puis reprend. « Mais ce n'est pas une solution miracle. C'est bien d'acheter ses habits dans un charity shop, c'est encore mieux de simplement moins en acheter. En les réparant, en les échangeant avec d'autres, tu peux faire beaucoup de choses avec les habits que tu as déjà. Nous essayons de promouvoir cette idée : aimez les vêtements dans vos placards. Prenez-en soin. C'est ce qu'il y a de plus durable. » Ce « nous » dans lequel s'inclue la jeune femme est le comité d'organisation de la première Fashion week durable de l'histoire de Brighton, qui a réuni mi-octobre plus de deux mille convives autour de conférences, d'un troc d'habits mais aussi d'un "repair café" et d'un atelier de couture où le public apprenait à surcycler\* ses vieux tissus. Sur London Road, Oxfam jouait aussi le jeu en plaçant dans sa vitrine certaines pièces mises en beauté par un recyclage valorisant\*. « Nous en avons fait la promotion sans les vendre, précise Gail Parkin, en guise de conclusion. Le but est d'encourager les gens à réparer leurs vêtements plutôt qu'à en acheter de nouveaux. Même si c'est chez nous. »

— T.A.

